

« Être vieux, être femme à Gaza, – À quoi ressemble la vie aujourd’hui dans la bande de Gaza ? », Amira Hass, Haaretz, 6.7.2025

Introduction

Bienvenue à « Yeux sur Gaza », notre rendez-vous quotidien alliant protestation et apprentissage. Aujourd’hui, nous accueillons Amira Hass, journaliste, chroniqueuse et militante, qui couvre depuis de longues années la société palestinienne pour le journal Haaretz. Entre 1993 et 1997, elle a vécu à Gaza et y a effectué des visites régulières aussi longtemps que cela a été possible. Jusqu’à aujourd’hui, elle entretient de nombreux liens et amitiés dans la bande de Gaza. Le titre de son intervention : « Être vieux, être femme à Gaza – À quoi ressemble la vie aujourd’hui dans la bande de Gaza ? » Merci, Amira, de vous joindre à nous.

Conférence

Merci Ayelet, et merci à vous tous d’être ici. Juste une précision : je ne couvre pas l’Autorité palestinienne. Je couvre l’occupation israélienne, à travers les vies des Palestiniens qui la subissent. Je n’ai ni diaporama ni images satellites. Ce que je vous demande, c’est d’avoir recours à votre imagination – ou à votre propre expérience, en tant que filles et petites-filles, fils et petits-fils – pendant que j’essaie de transmettre une réalité telle que je l’entends de mes amis et amies à Gaza.

Il y a environ deux mois, la mère d’un de mes amis à Gaza est décédée. Elle avait 85 ans. À cet âge-là, ce n’est pas une tragédie. Je l’ai connue, je l’aimais. Ses embrassades, ses caresses, avaient la douceur d’une mère. Ces dernières années, elle avait du mal à marcher et avait perdu la vue, mais j’ai toujours eu le sentiment qu’elle regardait encore le monde avec une curiosité et un sourire plein de sagesse – le sourire d’une femme expulsée de son village à l’âge de huit ans, qui avait pourtant réussi à construire sa vie. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait travaillé toute sa vie pour que ses enfants – puis ses petits-enfants – soient éduqués. Elle ne s’est jamais plainte de ses douleurs, pourtant nombreuses.

La guerre l’a trouvée à 84 ou 85 ans. Comme tout le monde, sa famille a dû fuir à plusieurs reprises : d’une zone relativement dégagée vers la maison familiale dans le camp de réfugiés de Shati, puis, sous les bombes, vers une école dans le centre de la bande de Gaza, ensuite vers une maison à Rafah, et enfin sous une tente à al-Mawasi. À chaque déplacement, la priorité était de l’emmener sans lui faire mal – comment la porter, où l’installer – car elle ne pouvait même pas marcher 500 mètres. Son fauteuil roulant ne pouvait pas rouler sur ce qui était autrefois une route, désormais réduit en décombres ou en sable par les frappes aériennes. Il fallait donc la porter à bout de bras, sauf si une voiture ou une charrette pouvait arriver tout près de leur point de départ. À chaque nouvel abri, il fallait improviser un lit sur lequel elle puisse s’allonger, et dans chaque lieu, on découvrait que les médicaments pour ses maladies chroniques étaient inexistantes ou insuffisants. Multipliez sa situation par des dizaines de milliers.

Cet ami m’a confié, dans les moindres détails, les deux soucis qui le tourmentaient le plus. Le premier : dans l’école où ils avaient trouvé refuge, 800 personnes faisaient la queue pour un seul WC. Il m’a donné des descriptions que je ne rapporterai pas ici. Il devait trouver des solutions pour éviter cette humiliation à sa mère. La nuit, elle peinait à se lever du lit ; il fallait donc lui trouver des couches pour adultes. Celles-ci se sont très vite épuisées, ou sont devenues hors de prix – bien plus chères que les couches pour bébés. Il fallait aussi s’assurer qu’elle boive suffisamment. Mais je sais, par d’autres témoignages, que beaucoup de personnes âgées se sont mises à boire moins. L’eau potable est difficile d’accès, et beaucoup d’entre elles ont retenu leurs besoins pendant des jours, parfois plus, pour éviter l’épreuve d’une file d’attente interminable ou la traversée nocturne jusqu’à une latrine publique située loin de la tente. Elles sont mortes d’un mélange de déshydratation et d’empoisonnement interne.

Avant la guerre, 3 pour cent de la population de Gaza – environ 70 000 personnes – avaient plus de 65 ans. Disons que seulement un demi pour cent – 12 000 personnes – étaient en situation critique. Parmi elles, je connaissais personnellement quatre femmes et un homme, parents de mes amis, morts durant la guerre. Non pas sous les bombes, mais pour toutes les raisons que je viens d'évoquer : l'une d'un cancer combiné au chagrin, une autre d'une hypertension doublée de détresse émotionnelle, un autre après un AVC. Tous avaient plus de 85 ans. Quatre d'entre eux avaient été déplacés en 1948. La tragédie n'est pas leur mort en soi, mais la cruauté à laquelle ils ont été exposés ces dix-huit derniers mois. Je n'oublierai jamais le visage de l'une d'entre elles, morte il y a un mois, dans une vidéo que j'ai reçue. Son quartier, dans le camp de Jabalia, venait d'être bombardé. Deux voisines l'ont saisie et presque portée dans les airs pour fuir à travers les nuées de poussière et de cendres. C'était une femme forte, mais la panique sur son visage était bouleversante.

Ce même ami – celui qui avait réussi à quitter Gaza avec sa femme et ses enfants quelques mois plus tôt – m'a dit ce que je craignais d'entendre après la mort de sa mère. Malgré le chagrin et le vide, il ressentait un soulagement. Cette fois, il n'a pas parlé d'eau ni de toilettes. Il m'a dit que l'une de ses plus grandes peurs était que, lors d'une nouvelle "évacuation" – terme aseptisé utilisé par l'armée et les médias israéliens pour désigner une expulsion forcée – on oublie sa mère dans la panique, ou qu'il n'y ait tout simplement pas moyen de la porter, et qu'elle reste seule, exposée aux bombardements, incapable de fuir ou de se protéger, même si elle n'était pas directement visée.

On parle encore moins des souffrances accrues des femmes, surtout dans une société patriarcale et conservatrice. Commençons par l'évidence. Dans ces conditions, les femmes travaillent sept fois plus : elles nettoient, cuisinent, vont au marché – comme d'habitude, mais tout prend plus de temps, plus d'énergie, et quand la force manque, il faut improviser sans cesse. Une amie m'a raconté qu'elle cuisinait des fèves. Pas en boîte : il fallait d'abord trouver de l'eau pour les faire tremper, puis les cuire. Sans gaz, elle utilisait un four improvisé ou un feu de bois. Il fallait donc trouver du bois, s'assurer qu'il prenne bien, etc. Je ne pense pas que la guerre ait poussé les hommes à s'investir davantage dans les tâches domestiques. Il faut reconnaître cependant que rapporter de l'eau potable ou chercher un colis alimentaire dans un centre de distribution devenu mortel est devenu un travail à plein temps – souvent accompli par les hommes et les enfants.

Mais il y a des réalités élémentaires dont personne ne parle. Toutes les femmes palestiniennes de Gaza doivent – et souhaitent – couvrir leur corps et leurs cheveux dans l'espace public. Chez elles, elles peuvent porter un short et laisser leurs cheveux libres. Mais aujourd'hui, à Gaza, il n'y a plus d'espace privé – depuis la tente dans laquelle tout le monde peut jeter un œil, jusqu'à l'appartement à moitié détruit où s'entassaient vingt membres de la famille élargie. Les femmes ne retirent donc jamais leurs couches de vêtements. Imaginez la chaleur étouffante de Gaza, l'humidité, le manque d'eau et l'impossibilité de se laver. Il n'est pas étonnant que des maladies de peau, parfois difficiles à concevoir, se soient propagées. Tout ce que j'ai dit sur les toilettes et l'hygiène des personnes âgées vaut aussi pour les femmes. Elles se retiennent davantage que les hommes. Les serviettes hygiéniques faisaient partie des premières denrées à manquer. Imaginez leur souffrance pendant leurs règles, lorsqu'elles ne pouvaient même pas se laver, faute de douche, faute d'eau, ou des deux.

Nous parlons de rues où les égouts débordent à ciel ouvert, où les déchets s'amoncellent, surmontés de nuées d'insectes. Les hommes et les garçons peuvent aller se baigner à moitié nus dans la mer. Pas les femmes. J'ai entendu parler d'infections qui se propagent chez les femmes à des taux bien plus élevés qu'en temps normal. Et pourtant, les femmes continuent à tomber enceintes et à accoucher dans cet enfer. Certains y verront un signe de vitalité, d'espoir – la croyance que le cauchemar finira bientôt. Je suis sceptique face à cette explication. Il est plus probable qu'il n'y ait tout simplement pas de moyens de contraception, et qu'aucune norme sociale, religieuse ou culturelle publique ne demande aux hommes de se retenir. Et ainsi, les femmes se retrouvent enceintes en pleine zone de guerre, sachant que leur bébé souffre déjà de malnutrition avant même de naître. Et c'est ne là que la partie émergée de l'iceberg.